

276 Histoire sociale / Social History

ment in a particular area, hard work with an axe (a skill quickly acquired in the new world), community self-reliance, enterprise, and a presumed special Scottish “ability to cope with isolation and extreme hardship” (p. 15).

Campey recognizes that many aspects of the Scottish tradition in Ontario have been constructed subsequently rather than having been brought over, as it were, from Scotland. Moreover, she acknowledges that Scots were a minority, and usually a small minority, of all the emigrants going from Britain and Ireland to Canada. Nevertheless, she concludes with the Scots’ “impressive influence and achievements” and the presence in early-twentieth-century Ontario of “a Scottish elite ... totally disproportionate to their numbers in the overall population” (p. 171). Without calling into question the actual accomplishments of Scottish settlers in the province, it is legitimate to question her conclusion, parts of which are more appropriate to a Burns night dinner than to the printed page. For example, its arguments about uniquely Scottish virtues simplistically stereotype the character and performance of people from other backgrounds. The conclusion also seems to assume that the Scottish elite, to the extent there was one, represented and emerged from the kind of group migrations on which this book focuses, having risen from humble origins on the concessions of Glengarry and elsewhere in the Ontario back country by character, hard work, dedication to education, and self-help. Had Campey examined the lives of the prominent Scots actually mentioned in the text — such as George Brown, John McMurich, John Strachan, Adam Hope, and John A. Macdonald — she would have found quite a different pattern. None of these men was part of the exodus of farmers and workers on which this book focuses.

Douglas McCalla
University of Guelph

CHAMBERLAND, Roland, Jacques LEROUX, Steve AUDET, Serge BOUILLÉ et Mariano LOPEZ — *Terra incognita des Kotakoutouemis. L’Algonquie orientale au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l’Université Laval et Musée canadien des civilisations, 2004, 266 p.

L’ouvrage *Terra incognita* est issu de la collaboration de cinq auteurs, qui œuvrent tous, chacun dans son domaine de compétence, dans la communauté algonquine de Kitcisakik, en Abitibi-Témiscamingue (Québec). Ainsi, un médecin, un anthropologue, un travailleur social et deux praticiens en clinique des accoutumances se sont réunis pour publier des recherches historiques destinées, selon eux, à éclairer la genèse des pathologies sociales observées dans ladite communauté. Cet ouvrage se veut aussi le premier jalon d’une série de livres sur « les déterminants historiques à l’origine de la déstructuration sociale en milieu algonquin » (p. 225), série qui devrait s’achever par la publication de données recueillies en pratique clinique à Kitcisakik pendant les vingt dernières années du XX^e siècle. Le postulat qui sous-tend l’entreprise est, comme l’indiquent l’introduction et la conclusion, que les problèmes dont souffrent les Kitcisakikininis seraient le produit d’une transmission transgénéra-

tionnelle de « tragédies anciennes quotidiennement ravivées » (p. 2 et 225). L'hypothèse psychanalytique, évoquée en début et en fin du livre, sera peut-être oubliée par les non-spécialistes et par les non-Algonquins au fil de la lecture. Mais elle mérite d'être mise en exergue, non seulement pour son originalité, qui ouvre la voie à de nouvelles perspectives, mais aussi parce qu'elle répond à des recommandations de la Commission royale sur les peuples autochtones de 1996 insistant sur la nécessité de rendre justice à l'histoire des Autochtones en leur réassignant leur place légitime dans l'histoire canadienne, pour eux-mêmes comme pour l'éducation publique des allochtones.

L'histoire des « Algonquins » est mal connue. L'Algonquinie fut le théâtre de grands bouleversements au XVII^e siècle, causés par des guerres, des épidémies, la déstructuration et la restructuration d'alliances et de réseaux commerciaux qui en découlaient. La délimitation des frontières ethniques de ceux qui se nomment eux-mêmes les Anicinabek a suscité de nombreuses controverses, de par l'ambiguïté des sources primaires, la diversité des ethnonymes employés par les chroniqueurs et le manque d'informations qui permettraient de mieux cerner la complexité de ce que, à défaut, on appelle « l'ensemble algonquin ». *Terra incognita* ne prétend pas trancher la totalité de ces débats. Mais l'ouvrage, au contenu dense, offre quantité d'hypothèses qui devraient faire date, rendant indispensable sa lecture pour les spécialistes de disciplines variées. Il s'appuie en effet sur des données archéologiques, historiques, ethnologiques, géographiques, linguistiques et biologiques qui, étudiées de façon complémentaire, permettent de poser de nouvelles propositions. Mentionnons à cet égard, puisque le titre de l'ouvrage leur rend hommage, la réflexion sur la signification de l'ethnonyme Kotakoutouemis, aussi connu sous la plume de Champlain (1615) par le nom Otaguottouemin. Les auteurs, après décomposition du terme, « [formulent] l'hypothèse qu'il renferme la notion de collectivité, au sens d'un agglomérat de bandes indifférenciées » (p. 27). En retenant l'idée que le syntème véhicule deux signifiés, la notion d'altérité et celle de pluralité (p. 28), Kotakoutouemis pourrait se traduire par « ceux de l'autre bande » (p. 29).

La trame du livre, composé de trois parties totalisant huit chapitres, consiste en l'examen approfondi de quatre cartes de la Nouvelle-France : celle de Champlain de 1632, une planche produite vers 1641 par un auteur inconnu, ainsi que les planches de 1656 et 1657 dessinées par Nicolas Sanson. Afin d'en comprendre les tracés approximatifs et d'identifier les populations mentionnées, celles-ci sont mises en parallèle avec de nombreuses autres cartes et schémas explicatifs, avec des extraits de récits de chroniqueurs et avec des tableaux historiques récapitulatifs fort utiles pour lier la description géographique à un portrait des déplacements humains. Cette richesse cartographique, qui participe à la qualité de l'ouvrage, est d'une grande aide, et le sera surtout pour ceux qui ne sont pas intimement familiers des territoires, parcours et lacs mentionnés, disséqués avec minutie sur plusieurs époques.

La première partie s'attache à analyser le monde algonquin tel que décrit par Champlain, sans pour autant présupposer que les populations non classées comme « Algonmequins » ne faisaient pas partie de ce monde. Elle se termine par deux sections particulièrement intéressantes : l'une sur l'utilisation du réseau hydrographique nommé par les auteurs « chaîne d'anneaux liquides », en référence à l'expression

créée par le chroniqueur Arthur Buies en 1889; l'autre sur la route du cuivre, vaste circuit d'itinéraires gravitant autour de ladite chaîne. La deuxième partie, centrée sur les planches de 1656 et 1657, cherche à identifier chaque population dont Sanson a livré l'ethnonyme huron, dressant ainsi un aperçu de la situation géopolitique des Algonquins et de leurs voisins à l'époque. Enfin, la troisième partie renvoie au « terrain », c'est-à-dire aux activités commerciales et aux rassemblements (foires, festivités et pratiques cérémonielles) qui avaient cours en Algonquinie au XVII^e siècle, en terminant par l'organisation sociale qui régissait les rapports d'entraide et de coopération entre alliés. Les sections sont émaillées de descriptions diverses, par exemple sur les rituels de traite, sur les cérémonies funéraires et sur les techniques de chasse et de pêche, qui rendent l'ensemble vivant. L'ouvrage s'achève sur « L'amorce de la déconstruction sociale » (p. 214), sur les guerres et les épidémies qui firent des ravages dans cette partie de la Nouvelle-France, ébauchant un lien direct avec la tradition orale des Kitcisakininis, avec la façon dont ces derniers ont vécu les pandémies du XIX^e et du XX^e siècles et enfin avec des allusions aux pathologies sociales contemporaines, refermant la boucle ouverte dans les premières pages.

Les non-spécialistes trouveront sans doute ardu de suivre l'enchaînement du propos, malgré la rigueur du déroulement argumentatif. Chaque section recèle en effet beaucoup de détails, d'hypothèses et d'explications qui requièrent du lecteur une attention soutenue et un fonds de connaissances préalables. On regrettera parfois une certaine inconsistance dans la retranscription du vieux français. Les auteurs disent en effet avoir choisi de conserver le plus possible la typographie en vigueur au XVII^e siècle, mais outre que ce choix n'est pas toujours suivi, il n'est pas forcément heureux pour la restitution de certains termes, comme Terontovs qui doit être entendu comme Terontous et auquel l'on finit par attribuer une consonance peu appropriée. Nonobstant ce détail, *Terra incognita* fournit une vaste somme d'informations et de recoupements inédits qui apportent une contribution incontestable à la recherche amérindianiste.

Marie-Pierre Bousquet
Université de Montréal

CHEN, Xiaobei — *Tending the Gardens of Citizenship: Child Saving in Toronto, 1880s–1920s*. Toronto: University of Toronto Press, 2005. Pp. 220.

It is fortunate that Xiaobei Chen's *Tending the Gardens of Citizenship: Child Saving in Toronto, 1880s–1920s*, which began as a doctoral thesis in the Faculty of Social Work at the University of Toronto, is now available to a much wider audience. It is an insightful, fine-grained analysis of the political dimensions of child protection. Assembling an impressive array of archival sources and drawing on the neo-Foucaultian governmentality literature, Chen persuasively shows how the aims and mechanisms of child-saving were inextricably intertwined with broader governmental goals of promoting a morally fit nation defined by middle-class norms of civility and progress.